

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

Revue Religieuse, Scientifique, Historique, Littéraire et Artistique.

Vol. VI.

Montréal (Bas-Canada), 4 Janvier 1864.

No. 1.

SOMMAIRE.—Avis important.—Chronique.—Chant de Bethléem (poésie), par le R. P. Faber.—Les Trappistes en Canada, par un collaborateur de l'*Echo*.—Lettre de H. L. Langevin, Ecr., M. P. P., sur les Trappistes du Township-Langevin.—Voyage à Québec (poésie), par P. D., l'un des collaborateurs de l'*Echo*.—La veille de Noël.—Sur la société.

AVIS IMPORTANT.

Joseph Royal, écr., abandonnant la rédaction de l'*Echo*, les fondateurs de cette publication, après s'être assuré le concours d'un bon nombre d'ecclésiastiques et de laïques distingués, préviennent les abonnés que l'*Echo* continuera de paraître le 1er et le 15 de chaque mois.

Afin de faciliter la plus grande circulation de ce recueil, uniquement entrepris dans le but de propager les bonnes doctrines parmi notre population Canadienne, les membres du comité de l'*Echo* ont cru, dans l'intérêt des familles et des maisons d'éducation, devoir réduire, pour l'avenir, le prix de l'abonnement à UNE PIASTRE par an, tout en conservant le même format et le même nombre de pages.

Le prochain numéro paraîtra le 15 janvier 1864.

Ceux qui recevront le présent numéro seront considérés comme abonnés, à moins qu'ils ne le renvoient immédiatement, avec le mot "refusé" et leurs noms et résidence.

Il faut s'adresser (*franco*, si c'est par lettre), pour tout ce qui concerne la Rédaction, à Achille Belle, écr., pour l'abonnement, etc., comme par le passé, à M. Eusèbe Sénécal, imprimeur et éditeur de l'*Echo*, No. 4, rue St. Vincent, Montréal.

CHRONIQUE.

Nous commençons cet article par nos souhaits de bonne année. Que tous ceux qui nous liront les reçoivent avec le plaisir et la cordialité que nous y mettons ! A tous, nous expri-

mons le désir sincère qu'ils soient heureux dans la sphère où la Providence les a placés. Nous faisons les vœux les plus ardents pour leur bonheur et leur prospérité.

L'*Echo du Cabinet de Lecture Paroissial*, étant retombé entre les mains de ses propriétaires, ceux-ci ont cru devoir en confier la rédaction à un comité composé, en partie, de membres du Cercle Littéraire. Ce comité, de son côté, s'est adjoint un grand nombre de collaborateurs distingués.

Il va sans dire que nous accepterons avec reconnaissance le concours de tous ceux qui ont à cœur le bien sous toutes ses formes.

L'*Echo* sera publié sous le contrôle immédiat de personnes dévouées et prudentes dont la mission inspire la confiance. Les communautés, les maisons d'éducation et les particuliers peuvent être certains que cette œuvre ne deviera jamais des principes de la religion et de l'honneur.

Nous voulons faire de l'*Echo* une revue attrayante, mais saine et offrant toutes les garanties désirables. Nous n'accusons pas le passé, qui avait bien ses mérites ; mais, nous désirons éloigner toute crainte pour l'avenir.

Animés de ces sentiments et nous dévouant de tout cœur à cette entreprise, nous espérons être accueillis avec bienveillance par tout le monde.

Maintenant, amis lecteurs, jetons un coup d'œil rapide sur l'année qui vient de finir.

Remarquons tout d'abord que l'an 1863 ne sera pas compté comme une ère de paix pour le monde. Les guerres acharnées et sanglantes qui ont été inaugurées ou continuées, les

difficultés et les complications presque innombrables survenues pendant cette époque, doivent nous faire redouter des résultats funestes pour l'avenir.

En premier lieu, nous devons mentionner la situation actuelle de la Pologne. Depuis longtemps, cet infortuné pays est courbé sous le joug despotique de la Russie. Toujours, les polonais ont protesté contre le morcèlement de leur territoire et surtout contre le gouvernement arbitraire et cruel des Russes. Il était facile de prévoir que tôt ou tard il y aurait de graves conflits entre les malheureux polonais et leurs oppresseurs : ce que l'on prévoyait est enfin arrivé. Les Russes ayant poussé à bout leurs victimes par des enrôlements nocturnes, des déportations sans cause et sans jugement et des punitions atroces et imméritées, une insurrection formidable éclata et se répandit comme la foudre par tout le pays. Cette révolte dure depuis le 22 janvier 1863. Dieu seul sait quelles en seront les conséquences !

Pendant que tous les peuples sympathisent avec les polonais, les souverains de l'Europe font de cette guerre une question de diplomatie. Sous le prétexte qu'ils ne peuvent agir isolément, mais que leur action doit être commune, ils laissent écraser, sans merci, cette nation vaillante et courageuse qu'il est de leur intérêt comme de leur honneur de défendre.

"La question," dit un écrivain, "n'est pas de savoir ce qui vaut mieux de la guerre ou de la paix, de l'action collective ou de l'action isolée, mais, de savoir si en présence d'un devoir accepté, on peut collectivement ou isolément se réfugier dans une défaillance, qui, le lendemain, trouverait la Pologne morte, la Russie triomphante et pesant de tout son poids sur l'Europe, l'Autriche de nouveau vassale du Czar, la France rejetée au-delà de la guerre d'Italie et de la guerre de Crimée. Ceux qui cherchent à énerver l'action de l'Europe et particulièrement de la France semblent ne pas soupçonner ce terrible lendemain, où, faute d'avoir cédé à la tentation généreuse de reconstruire un peuple fait pour vivre, on se trouverait en présence de complications bien autrement redoutables nées d'une défaillance."

Le Souverain Pontife a mis la cause polonaise sous la protection de Dieu, en ordonnant des prières dans toutes les églises de Rome et

en accordant un jubilé. Dieu, dans sa bonté et dans sa justice, viendra, sans doute, au secours des pauvres polonais, et, avec un tel auxiliaire, ceux-ci seront plus forts que leurs persécuteurs.

Une autre guerre, non moins désastreuse, exerce ses ravages en Amérique depuis près de trois ans : nous voulons parler de la lutte entre les Etats confédérés et les Etats-Unis. Nous pouvons dire, si nous en jugeons d'après les causes et la nature du conflit, d'après le caractère des combattants, d'après les faits accomplis et d'après les ressources des deux républiques, que cette contestation ne sera pas vidée de si tôt. Les Présidents de ces Etats, dans leur dernier message, paraissent aussi entiers dans leurs opinions et aussi ennemis de la paix que dans les commencements de la guerre. Les opérations militaires traînent, cependant, en langueur, sans avantages marqués de part ou d'autre. Les armées ennemies sont toujours en présence sur les bords du fameux Potomac, la navigation du Mississippi est loin d'être sûre et le siège de Charleston dure depuis 174 jours.

Nous ne devons pas passer sous silence l'occupation du Mexique par les Français. Il est certain que pendant l'année qui vient de s'écouler ces derniers ont fait beaucoup pour consolider et pour étendre leurs conquêtes dans cette contrée. Ils gagnent du terrain tous les jours, et Juarez, avant peu, n'aura plus une seule ville sous sa domination. Nous croyons que, bientôt, l'ancien empire de Montézuma, restauré par la France, retrouvera la paix intérieure et extérieure, sous un gouvernement fort et considéré et qu'il prendra, parmi les nations, un rang digne de lui.

Des difficultés considérables s'élèvent dans d'autres parties du monde.

Au Japon, la guerre est déjà commencée entre les Anglais et les *Damios*, princes puissants par leurs possessions territoriales, leurs armées et leurs revenus. Le Japon est sous la souveraineté spirituelle d'un chef appelé *Mikado* et sous l'autorité constitutionnelle d'un empereur nommé *Tycoon*. Les *Damios*, cependant, commandant à des troupes indépendantes et ayant à leur disposition des ressources considérables, peuvent, en unissant leurs forces, défier le *Mikado* et le *Tycoon* et entraîner celui-ci

dans une guerre formidable avec les étrangers. Dernièrement, l'un de ces princes, a repoussé la flotte anglaise envoyée pour attaquer ses forts. Ce seigneur, nommé Satsuma, est le plus puissant et le plus riche après le Tycoon et le prince de Kangra ; son revenu annuel, évalué en louis sterling, est de £486,921 : il gouverne ses domaines en monarche absolu.

Nous apprenons que la France doit se joindre à l'Angleterre contre le Japon, un français ayant été assassiné, par l'ordre des Damos, dans des circonstances tout-à-fait révoltantes. Ces expéditions seront ruineuses et difficiles, les Japonais connaissant parfaitement la tactique militaire des temps modernes.

La succession du feu Roi de Danemark est l'objet de sérieuses contestations entre les princes Frédéric de Hesse-Cassel, Christian et quelques autres. Le premier a droit au trône d'après la loi scandinave, étant l'héritier le plus proche en ligne collatérale et la ligne directe faisant défaut. Le second, quoique n'étant nullement parent, base ses prétentions sur le choix que le Congrès de Londres a fait de lui en 1852. Ce choix a été ratifié, avant la mort du Roi, par le parlement Danois.

Enfin, amis lecteurs, il ne faut pas oublier que le Souverain Pontife et le Roi de Naples ne sont pas encore rétablis dans la possession des territoires dont ils ont été injustement dépouillés. Leurs domaines sont administrés par les odieux propagateurs et ministres de la révolution et leurs peuples sont décimés par la persécution et l'arbitraire. Nous espérons que le jour de la justice luira bientôt, que la propriété volée sera restituée, et que l'Italie retrouvera la paix et le bonheur sous le joug heureux de ses rois légitimes.

Les journaux d'Europe s'occupent beaucoup depuis quelque temps du congrès convoqué par l'Empereur Napoléon. L'on croit que tous les souverains, à l'exception de ceux d'Angleterre et d'Autriche, accepteront avec empressement l'invitation qui leur a été faite. Si cette assemblée pouvait mettre un terme aux troubles existants et régler à l'amiable les questions qui menacent de bouleverser l'Europe, elle ferait un bien immense, incalculable.

Maintenant, revenons en Canada : ici, au moins, la paix règne en souveraine. Il est bien vrai qu'on y parle beaucoup de milice, d'orga-

nisation militaire, de dangers futurs ; mais, nous avons tout lieu de croire que le Canada ne sera pas affligé par aucune de ces calamités qui tourmentent les autres contrées. Ne négligeons pas, cependant, les précautions qui nous sont suggérées par l'expérience, agissons d'après l'axiome : " si tu veux la paix, prépare-toi à la guerre."

Partout, à Montréal, les fêtes de Noël ont été célébrées avec pompe et avec magnificence. La foule encombrait les Eglises. La Retraite des hommes, très bien suivie, a produit d'heureux fruits. Les offices ont été très solennels à l'Evêché.

A la Paroisse un cœur nombreux sous la direction de M. Perrault a parfaitement rendu cette belle Messe, dont il est l'auteur, et qui est comme l'Echo fidèle de tous ces vieux Noël's qui ont si agréablement charmé notre enfance.

Nous entendons également faire les plus beaux éloges des chœurs de St. Jacques, des Montagnards Canadiens de St. Pierre et des chœurs des Demoiselles de Bonsecours.

A propos de Noël, nos lecteurs seront peut-être contents de connaître la jolie *Ballade de la Crèche* composée par le R. P. Faber, dont l'Eglise d'Angleterre pleure la perte à juste titre. C'est le seul écrit inédit qu'on ait trouvé dans ses papiers.

CHANT DE BETHLÉEM.

Dors au Cantique de ta mère ;
Dors, ô mon Roi ;
Et laisse-moi
Sécher les pleurs de ta paupière :
Enfant divin,
Lis de mon sein,
Clos tes beaux yeux à la lumière.

Hélas ! je n'ai, mon bien suprême !
Pour ton front pur,
Qu'un chaume dur
Pour duvet et pour diadème :
Dors, cependant,
Dors à mon chant,
Car je suis là, mon amour même !

Pourquoi cette larme divine,
O ! mon enfant ?
Est-ce le vent
Ou l'Étable qui te chagrine ?
Embrasse moi,
Et cache toi,
Tout doucement sur ma poitrine.

Dors, ô, mon fils; de si jeune âge,
Et de gémir
Et de pâtir,
Pourquoi faire l'apprentissage?
Pleurer, souffrir,
Veiller, mourir,
Assez tôt seront ton partage.

Comme l'aube tu sembles luire,
Mais tes rayons
En noirs buissons
Trop tôt... Mais paix! Qu'allais-je dire?
Humble et soumis,
Mon divin fils,
Tu rêverais à ton martyre!

Oh! le vent souffle sur ta tête!
Ne pleure pas;
Dors sur mon bras:
C'est toi qui voulus la tempête:
Tu veux souffrir:
Tu dois benir
Ce qui met ciel et terre en fête.

Pâle et tremblant de ma misère,
Mon fils chéri,
Dors à l'abri
Du pauvre voile de ta mère;
Toi, de mon cœur,
Le seul seigneur,
Mon tout, mon trésor, ma lumière!

Les Trappistes en Canada.

Monsieur Hector Langevin, M. P. P., ancien Rédacteur du *Courrier du Canada*, nous ayant fait l'honneur de répondre à une lettre par laquelle nous lui demandions des détails sur la maison des Trappistes fondée derrière la Bauce, dans le Comté qui porte son nom, nous croyons être agréables à nos lecteurs en la faisant précéder d'une notice historique sur l'origine de cet Ordre.

L'Abbaye de Notre-Dame de la Maison-Dieu de la Trappe (1), de l'Ordre de Cîteaux dans le Perche, fut fondée en 1140 par Rotron, Comte de Perche, ancienne province de France. Huit ans plus tard, cet Ordre fut mis sous la filiation de l'Abbaye de Clairvaux, dont St. Bernard était alors abbé.

L'Abbaye de la Trappe fut longtemps célèbre par l'éminente vertu de ses abbés et de ses religieux. La sainteté et les miracles d'Adam, son troisième abbé, la rendirent encore plus fameuse, et, plus de deux cents ans après sa fondation, elle était si considérée des princes et des papes qu'on trouve jusqu'à quatorze ou quinze bulles des Souverains Pontifes pour confirmer les droits et les privilèges qui leur avaient été accordés par leurs prédécesseurs.

Cependant, cette maison eut le sort de quelques autres; ses religieux dégénérent de la vertu de

(1) Le mot *Trappe*, signifie, dit-on, dans le langage des anciens habitants du pays où est situé le monastère, la même chose que *Degré*.

leurs pères et abandonnèrent les observances régulières; une réforme devint nécessaire. Dieu suscita, pour cette entreprise, Don Armand-Jean le Bouthillier de Rancé. Il était fils de Denis le Bouthillier, seigneur de Rancé, baron de Veret, secrétaire des Commandements de la reine Marie de Médicis. Il naquit le 9 janvier 1626. Les premières vues de son père étaient de le faire chevalier de Malte; mais la mort de son frère aîné l'obligea à changer de vues pour son établissement. Il lui fit donc quitter l'épée pour l'état ecclésiastique que son frère avait embrassé et, en lui succédant dans sa qualité d'aîné, il lui succéda également aux bénéfices dont il était pourvu et qui étaient très-considérables.

L'Abbé de Rancé regarda son engagement dans l'état ecclésiastique comme un puissant motif de s'appliquer à l'étude. Déjà il possédait parfaitement la langue latine et la langue grecque. Il étudia en théologie avec de grands succès et soutint sa licence avec éclat, prit le bonnet de Docteur, et se fit tant de réputation qu'il fut un instant l'émule de Bossuet.

Ses qualités naturelles lui donnaient de grands avantages pour le monde: il l'aimait et il en était aimé. Plus il avançait en âge et plus il s'égarait. Un jour qu'il était dans sa maison de Veret, avec trois de ses amis, après s'être bien divertis, ils prirent la résolution de mettre chacun 2000 piastres dans une bourse et d'aller, comme des chevaliers errants, tant que leur argent durerait, chercher leur aventure par terre et par mer, partout où le vent les porterait; mais des obstacles qui survinrent rompirent leur dessein lorsqu'ils étaient prêts de l'exécuter.

L'Abbé de Rancé n'eût pas manqué de se perdre, si Dieu, qui avait sur lui des vues de miséricorde, n'eût commencé de le rappeler à lui-même par des accidents imprévus. Le premier fut la mort de Léon le Bouthillier de Chavigni, son cousin germain, sur qui reposaient toutes les espérances de sa fortune et dont il fut vivement touché. Le second ne le toucha pas moins: en se promenant sur le terrain qui est derrière l'Eglise de Notre-Dame de Paris, où il avait porté son fusil pour tirer par divertissement à quelque oiseau, des gens tirèrent sur lui du bord de la rivière qui est voisiné, ou par mégarde ou à dessein. Les balles donnèrent dans l'acier de sa gibecière, qui en arrêta le coup et lui sauva la vie: sans cela, il tombait mort sur la place. La protection de Dieu était trop visible pour ne pas la reconnaître: il en fut touché, et, dans le premier moment de sa reconnaissance, il ne put s'empêcher de crier: "Hélas! que devenais-je, si Dieu n'eût eu pitié de moi."

Enfin, un mécompte qu'il éprouva à la cour, et la mort de Gaston de France, duc d'Orléans, dont il avait l'espoir d'être le premier Aumônier, le dégoûtèrent entièrement du monde et déterminèrent sa conversion. Il se démit de tous ses bénéfices et ne retint que l'Abbaye de la Trappe, dans le dessein de s'y retirer et d'en entreprendre la réforme.

Après un an de noviciat, il fit sa profession, le 25 juin 1664. La bénédiction abbatiale, qu'il reçut

bientôt, le mit dans une puissance entière d'exécuter les projets qu'il avait médités. Ses premiers soins furent d'appeler de nouveaux religieux pour prendre la place des anciens qui refusaient la réforme. Il fit revivre l'ancien esprit de l'Ordre, déterminant ses moines à se priver de l'usage du vin, de celui du poisson. Ils ne se permirent celui des œufs que fort rarement, et celui de la viande que dans les plus grands besoins. Les rapports avec les séculiers furent moins fréquents, et le travail des mains fut rétabli.

L'Abbé donnait le premier l'exemple et enchevêtrait même sur la pénitence de ses religieux ; ses jeûnes étaient si continuels et si austères qu'on ne pouvait comprendre comment il pouvait vivre. Il choisissait toujours les travaux les plus humiliants et les plus rudes ; il revenait quelquefois du travail si fatigué qu'il ne pouvait se soutenir. Il était toujours le premier à l'office, à la prière, à tous les exercices de la communauté.

Celui qui connaît ce qu'est la vie du Trappiste doit être étonné de l'héroïsme d'une telle pénitence, et se demander comment il a pu ajouter encore tant d'austérités à une vie déjà si dure.

En été, ces religieux se couchent à huit heures, et à sept en hiver. Ils se lèvent la nuit, à deux heures, pour chanter *Matines*.

Cet office de la nuit dure trois ou quatre heures, suivant la solennité du jour. Il est suivi d'un intervalle que l'on consacre à la célébration des Messes particulières, à des œuvres de piété, à des saintes méditations, à des lectures spirituelles, ou à l'étude de l'Écriture Sainte, selon l'attrait de chacun.

À cinq heures et demie, ils disent *Prime*, vont ensuite au Chapitre (1) entendre les exhortations de l'abbé pendant environ une demi-heure. Sur les sept heures, ils vont travailler, les uns à labourer la terre, les autres à d'autres ouvrages, selon la tâche assignée à chacun. Quand le temps ne leur permet pas de sortir, ils s'emploient aux travaux de l'intérieur ; l'abbé est à leur tête et choisit souvent pour lui-même les plus humiliants.

Il y a aussi, dans le monastère, des lieux destinés aux travaux de menuiserie, de charronnerie, de blanchissage et des autres arts et métiers, car ils font tout ce qui est nécessaire à la maison et à leur usage.

Après une heure et demie de travail, ils vont chanter *Tierce*, entendent ensuite la Messe, qui est suivie d'un autre office ; puis, ils se retirent pour vaquer à quelque lecture.

À midi, ils font leur premier repas, qui est le seul de la journée ; le soir, ils ne font qu'une légère collation. Leurs tables sont nues et sans nappes, mais fort propres : elles sont rangées autour de la salle. Celle de l'Abbé est en face des autres au milieu.

Chaque religieux a sa serviette, sa tasse, sa cuiller et sa fourchette de bois. Ils ont, devant eux, du pain autant qu'ils en peuvent avoir besoin, un pôt d'eau, une demi chopine de cidre ou de bière, suivant l'usage du pays.

On leur sert un potage aux pois, aux fèves ou aux herbes, avec un petit plat de légumes, sans beurre, sans huile, sans autre assaisonnement qu'un peu de sel ou une sauce d'eau épaissie d'un peu de gruau ou de lait. Au dessert, on leur donne une ou deux pommes cuites ou crues, ou quelques amandes. Après le repas, ils se livrent à la lecture ou à la contemplation.

À une heure, ils reprennent leur travail ; vers trois heures sonne la retraite, et chacun rentre soigneusement ses instruments. Ils méditent jusqu'à Vêpres, qui se chantent à quatre heures. À cinq, ils prennent une légère collation, quelques onces de pain et quelques fruits. Vient ensuite la lecture en commun de quelque livre spirituel jusqu'à six heures, où l'on chante le *Salve Regina*, si beau, si touchant, que l'on n'entend jamais sans être ravi au ciel ; ensuite, chacun après avoir reçu l'eau bénite de l'abbé va prendre son repos.

Ils couchent dans un dortoir commun et dans des lits séparés, sur des planches où il n'y a qu'une paille piquée, un oreiller rempli de paille et une couverture. Jamais ils ne quittent leurs habits, même quand ils sont malades ; quand le danger de mort est déclaré, l'infirmier prépare de la paille et de la cendre et on y dépose le moribond. C'est dans cet acte de profonde humilité qu'il rend à Dieu sa belle âme, purifiée quelquefois par plus de cinquante années de la plus rude pénitence.

La pauvreté règne partout dans le monastère du Trappiste. À l'église même, on ne voit ni chandeliers d'argent, ni riche ornement : tout y est simple ; les chasubles et les parements d'autel n'y sont pas de soie ; un crucifix d'ébène sur l'autel et des chandeliers de bois en font tout l'ornement.

Nulle part, cependant, l'hospitalité n'est exercée avec plus de générosité. Lorsqu'un pauvre, ou un voyageur, se présente, le religieux qui le reçoit se prosterne devant lui, et lui lave les pieds. Tout le temps qu'il demeure au monastère, il est entouré de toutes les prévenances, de toutes les attentions qu'une charité délicate et vigilante peut inventer. Rien n'est négligé pour lui en rendre le séjour agréable, et l'hôtelier qui l'a reçu, à son arrivée, ne le quitte pour ainsi dire qu'à son départ.

Depuis la Réforme de l'Abbé de Rancé, la Trappe se conserva dans cet esprit de ferveur jusqu'à la Révolution française. Lors de l'abolition des couvents, en France, les Trappistes se réfugièrent en Suisse, dans le Canton de Fribourg, où un asile leur avait été préparé par la prévoyance de l'Abbé de Lestrange.

Né, en 1754, au château de Colombiers-le-vieux, (Département de l'Ardèche,) Louis Henri de Lestrange, issu d'une famille noble et pieuse, élevé au sacerdoce, entra d'abord à la Communauté des Prêtres de la Paroisse de St. Sulpice, à Paris, où il exerça deux ans le Saint Ministère. Les honneurs ecclésiastiques venaient au-devant de lui lorsque,

(1) On appelle *Chapitre*, le lieu où les moines se réunissent pour entendre la parole de Dieu et l'explication des règles. C'est là que se fait, chaque jour, l'accusation des fautes publiques, par le coupable lui-même, ou par ceux qui en ont été les témoins, s'il oublie de s'accuser. C'est encore dans ces réunions que les postulants font la demande de l'habit religieux.

à l'âge de vingt-six ans, il s'enfuit à la Trappe; il en prit l'habit avec le nom de Frère Augustin.

Il était Maître des Novices, lorsque l'Assemblée Nationale supprima tous les ordres religieux. Voyant qu'il n'y avait plus de salut en France pour son Ordre, il résolut de le transporter sur la terre étrangère et de chercher courageusement, dans l'exil, la liberté refusée par la patrie.

Bien accueilli par le Sénat de Fribourg, l'Abbé de Lestrangle fonda le monastère de Val-Sainte dans un vallon, perdu au milieu des forêts et des rochers, qui autrefois avait servi d'asile aux Chartreux.

Pendant le cours de la révolution d'autres Trappistes établirent des maisons de leur Ordre en Piémont, en Allemagne, en Angleterre, en Espagne et en Amérique.

La paix ayant été rendue à l'Eglise de France, les Trappistes d'Angleterre revinrent en France. Ce fut à cette époque que le Frère de Gêramb, aujourd'hui Procureur-Général des Trappistes, à Rome, quitta l'Abbaye de Westphalie pour se retirer à celle de Meilleraie, en Bretagne. M. de Gêramb avait été Chambellan de l'Empereur d'Autriche, et général au service de Ferdinand VII, d'Espagne. Fait prisonnier sous l'Empire et enfermé au donjon de Vincennes, il s'y dégoûta du monde et y prit la résolution de se retirer dans la solitude.

La sérénité de l'esprit, la paix du cœur dont on jouit à la Trappe, le doux sourire, la joie et le contentement qui se peignent dans les traits du religieux qui l'habite, y attirèrent souvent d'illustres hôtes. Le Duc de Saint-Simon, le Duc de Penthièvre, fils du Comte de Toulouse, aimaient à venir s'y reposer des tracas de la cour. Jacques II, d'Angleterre, pendant le temps de son exil, y venait faire ses dévotions et y puiser la consolation dans ses malheurs; le Comte d'Artois, depuis Charles X, y passa de doux moments, qu'il n'oublia pas même sur le trône. Que d'autres noms célèbres ne pourrait-on pas ajouter à ceux-ci, si l'on voulait, en remontant le cours des siècles, recueillir tous les témoignages d'estime et de vénération qu'ont reçu des grands de la terre les religieux de la Trappe!

Depuis un certain nombre d'années, cet Ordre s'est considérablement propagé. Notre continent d'Amérique compte, depuis un demi-siècle, plusieurs maisons de Trappistes. Le Canada, si catholique, ne pouvait en être plus longtemps privé; il possède enfin une maison de ces religieux dans le diocèse de Québec.

Si l'on veut savoir de quel avantage peut être pour le pays cette institution, qu'on relise les pages éloquentes sorties de la plume de Châteaubriand, sur les bienfaits du catholicisme par les ordres religieux.

Pour nous, nous aimons à croire que cette maison sera, pour notre patrie, une source de nouvelles bénédictions, une école de ces vertus mâles et généreuses qui font vivre et immortalisent les peuples; un refuge, enfin, pour certaines vocations, qui ne seront plus obligées d'aller demander à l'étranger la réalisation de leurs nobles aspirations.

Celui qui sait que ce sont les moines qui ont défriché l'Europe, et que, presque partout, les monastères y ont donné naissance à la plupart des villes, concevra de quelles ressources peut être, pour la civilisation, une maison de Trappistes qui passent à juste titre pour les meilleurs cultivateurs du vieux continent.

Les immenses défrichements qu'ils entreprennent, avec les plus faibles moyens, donneront peut-être un jour naissance à un village, à une paroisse nombreuse, à quelque ville. Le monastère lui-même deviendra une ferme-modèle, où les habitants de toute la contrée pourront, comme à Ste. Anne-la-Pocatière, venir étudier les meilleures méthodes, se procurer les produits les plus beaux et d'une qualité supérieure, pour les semences et la propagation. N'est-ce pas là un progrès réel, qui mérite tous les encouragements des vrais amis de leur pays.

Québec, 18 Décembre 1863.

Mon cher Monsieur,

J'ai reçu hier votre lettre du 16 de ce mois, par laquelle vous me demandez des renseignements sur l'établissement des Trappistes au *Township Langevin*, dans le comté de Dorchester. Je me hâte d'y répondre pour me rendre à votre désir, et à celui des personnes qui aimeraient, me dites-vous, à les favoriser ou à entrer dans leur communauté.

Ce n'est que l'an dernier, vers la fin de juin, que les Trappistes se rendirent au *Township Langevin* pour y fonder leur Monastère. Jusqu'alors cette contrée était absolument dans l'état de nature, et n'avait été parcourue que par le chasseur ou l'exploiteur de bois.

Durant l'hiver précédent, le gouvernement avait fait arpenter le *Township* sur ma demande, et plusieurs semaines après l'arrivée des Trappistes à leur destination j'obtenais de l'administration en faveur de la colonisation l'ouverture d'un chemin qui pût faire communiquer les colons, qui iraient s'établir dans le nouveau *Township*, avec les anciennes Paroisses du comté. Ce chemin était assez avancé au mois d'octobre 1862, pour me permettre de me rendre avec le Ministre d'Agriculture d'alors jusque chez les bons Pères que les habitants appellent à bon droit "la Providence du Bon Dieu." Ce chemin a été ouvert depuis jusqu'à la ligne de division entre les comtés de Dorchester et de Bellechasse, mais aura besoin, l'an prochain, d'être arrondi et muni de bons fossés pour encourager la colonisation.

L'automne dernier, c'est-à-dire en 1862, les R.R. P.P. Trappistes récoltèrent des patates, de l'orge et des navets, et hivernèrent au milieu de la forêt dans leur modeste chaumière, qui promettait déjà tant pour la religion et l'établissement du beau territoire qui est en arrière de Dorchester, Beauce, Bellechasse, etc.

A pareille époque cette année, les bons Pères se trouvent dans leur Monastère, le Monastère du St. Esprit, qui se compose de deux corps de logis, l'un de soixante pieds de longueur à un seul étage, où ils ont d'abord réuni forcément tous les lieux réguliers, et l'autre à deux étages construit depuis le printemps et qui leur sert provisoirement de chapelle.

Il tirent actuellement le bois pour la charpente d'une

modeste chapelle, et un petit moulin-à-seig construit à une lieue environ du Monastère leur fournit la planche nécessaire.

L'établissement se complète au moyen d'une grange, d'une petite étable, et d'une petite bâtisse destinée à recevoir les étrangers.

L'étendue du défrichement, pour le compte du Monastère, et sur la propriété où se trouve le Monastère, est de cinquante arpents, dont une partie a été ensemencée *cet automne*, après avoir donné une récolte de bon blé, d'orge, de patates, navets, etc.

Cette récolte, quoiqu'elle soit encore insuffisante, fournira néanmoins une partie de la nourriture aux Religieux durant cet hiver et le printemps prochain.

La communauté se compose actuellement de quatre prêtres et de huit frères; plusieurs sont Canadiens-Français, les autres étant Belges ou Hollandais.

C'est un établissement *fondé et permanent*, qui, grâce aux libéralités des personnes charitables et de celles qui s'intéressent à l'établissement du pays, ne fera que grandir et se consolider de plus en plus.

L'influence de cette belle institution est déjà évidente, par les nombreuses terres qui se sont ouvertes sur les deux côtés du chemin Langevin conduisant chez les Trappistes, et dans le voisinage.

On se rend chez les Trappistes, de Québec, en prenant une voiture à Lévis et passant par St. Henri, St. Auselme, Ste. Claire, St. Malachie, Standon, le Lac Etchemin et le Chemin Langevin. C'est un parcours d'environ soixante et trois milles.

Espérant avoir répondu pleinement à vos demandes, il ne me reste plus qu'à souhaiter que quelques-unes des personnes dont vous parlez mettent leurs bonnes intentions à exécution.

Je vous permets volontiers de publier ces renseignements, si vous les jugez utiles.

HECTOR L. LANGEVIN.

VOYAGE A QUEBEC.

Nous donnons avec plaisir cette pièce de vers d'un poète bien connu et chéri de nos lecteurs.

Partons! la soirée est si belle;
Pas un nuage au firmament.
Partons! le timbre nous appelle:
Le voyage sera charmant.

Du port le vaisseau se détache
Aux éclats d'un bruyant signal:
Et secouant son blanc panache,
Salut! en partant... Montréal!

Donne nous une nuit sereine,
Donne un voyage d'heureux cours,
Disons nous à l'anguste reine,
Que l'on révère à Bonsecours.

Nous voguons, les riantes plaines
Se déroulent à nos côtés;
Et les plus ravissantes scènes
Frappent nos regards enchantés.

Ici c'est la moisson fertile,
Du laboureur riche trésor,
Dont le zéphyre au vol agile
Courbe, en passant, les épis d'or.

Là, dans le fond d'une avenue,
Brille le beau soleil du soir,
Assis mollement sur la nue
Comme un radieux ostensor.

Plus loin, sur la côte voisine
Les hauts pins viennent à leur tour
Du doux parfum de la résine,
Embaumer les lieux d'alentour.

Comme une longue et large nappe
Le grand fleuve s'étend ici;
Plus rapide ailleurs il s'échappe;
D'un groupe d'îles retiré.

Sur le sommet d'une colline,
Pour couronnement du tableau,
L'Eglise à la flèche argentine,
S'élève au milieu du hameau.

Mais sur la liquide surface
Pendant que nous glissons sans bruit
Le jour à l'horizon s'efface,
Et nous abandonne à la nuit.

Cependant, dissipant son ombre,
Bientôt dans le ciel le plus pur,
Des faisceaux d'étoiles sans nombre
Scintillent sur un fond d'azur.

Tandis que montant à la voûte
La blanche lune, dans son plein
Vient illuminer notre route,
Jusqu'à la ville de Champlain.

Ah! que de sèves pensées
Fuit naître un ciel étincelant,
Qui vers leur source relancées,
Y portent notre cœur brûlant.

Quel est donc, dans ces lieux sublimes,
Quel est l'infatigable agent,
Qui de ces globes unanimes
Règle le cours intelligent?

A leur aspect, l'âme saisie
D'un ravissant et saint transport
Adore, admire et s'extasie,
Devant ce merveilleux accord.

O Dieu créateur de ces mondes
Que ta main suspend sur nos fronts
Remplis de tes clartés fécondes,
Le beau pays que nous t'offrons!

Ton cœur, ô le meilleur des Pères!
Pourrait-il être indifférent:
Donne lui donc des jours prospères,
Bénis les bords du Saint Laurent.

Des beautés que le ciel renferme
Tandis que l'aspect nous séduit,
L'heure précipite à son terme,
Notre voyage de la nuit.

Bientôt, de vapeurs dégagé
L'aurore brille à l'Orient
Et soudain la ville étagée,
Se montre à nous en souriant.

(L'un des Collaborateurs, P. D.)

LA VEILLE DE NOËL.

C'était la veille de Noël. Le jour commençait à baisser, et les sonneries graves et solennelles de toutes les églises annonçaient le retour de cette nuit mémorable où naquit le Sauveur des hommes. Déjà l'on voyait çà et là quelques lampes briller dans l'obscurité croissante et jeter leurs pâles lueurs dans les rues où une

multitude de gens, grands et petits, jeunes et vieux, se croisaient avec un joyeux empressement, attendant avec impatience le moment de voir le marché de Noël étaler ses trésors et ses merveilles. Déjà plus d'une bonne mère, occupée en secret à faire cuire d'appétissants gâteaux ou à ranger autour de l'arbre de Noël les jouets et les friandises qu'elle destinait à ses enfants, se réjouissait d'avance de l'allégresse et de l'étonnement que les petits allaient manifester, tandis que d'autres, qui avaient peut-être choisi la meilleure part, se préparaient en silence et dans un pieux recueillement à la grande solennité du lendemain.

En ce moment le candidat en théologie, Ernest Kühn, était assis dans une petite mansarde, les yeux affectueusement fixés sur sa mère bien-aimée qui, après avoir été couchée six semaines sur son lit de douleur, goûtait pour la première fois un sommeil calme et bienfaisant. Le visage du jeune homme rayonnait d'une joie profonde et intime ; car, ce jour-là même, le médecin lui avait annoncé que la pauvre femme avait heureusement traversé une crise dangereuse et qu'on pouvait espérer une prompte guérison.

Mais, en détournant un instant ses regards de la malade et les laissant errer sur les parois tristes et nues de la petite chambre qui attestait la misère de ceux qui l'habitaient, il se sentit devenir de plus en plus triste. Son front se couvrit d'un nuage, et sa poitrine commença à se soulever péniblement comme si un grand poids l'accablait ; car le pauvre jeune homme se prit à songer qu'il faudrait payer dans quelques jours le loyer de l'appartement, que le pharmacien allait présenter son compte, que la provision de bois était presque épuisée, que sa petite sœur avait besoin d'une robe neuve, et sa mère, de fortifiants. Hélas ! où trouverait-il de quoi faire face à toutes ces dépenses ?

En proie aux plus pénibles réflexions, il se leva lentement de son siège, comme s'il eût espéré trouver quelque soulagement en se tenant debout, et promena d'un air pensif, ses regards autour de la mansarde.

— Les tables et les chaises, se dit-il en lui-même, sont parties pour ne plus rentrer ici. Les gravures que nous possédions et la pendule sont vendues également. Maintenant, voilà que votre tour est arrivé, mes livres bien-aimés. Je vous ai longtemps, bien longtemps ménagés ; mais le moment est venu de nous séparer aussi.

En disant ces mots, il s'approcha d'une petite armoire qui lui tenait lieu de bibliothèque, et se mit à contempler les livres peu nombreux, mais tous excellents, qui s'y trouvaient et qui depuis longtemps étaient pour lui une source inépuisable de lumières et de consolations. Toutefois de toutes ses joies et de toutes ses dou-

leurs, il les aimait tous d'une égale affection, et à chacun d'eux se rattachait un souvenir pénible ou joyeux. Pendant quelque temps il regarda les livres en silence et d'un air mélancolique, ne sachant à quoi se résoudre, et il ne cessait de les regarder, comme s'il n'eût pu se séparer d'eux. Après avoir longtemps hésité, il saisit rapidement un gros volume, qui était relié avec avec soin : c'était une Histoire sainte, ornée d'un grand nombre de gravures coloriées.

— Tu es celui dont je puis le mieux me passer, dit-il à voix basse ; car il me reste encore un exemplaire de la Bible, et j'ai aussi le texte grec des deux Testaments. Toi, je trouverai le plus facilement à te vendre, et on me donnera de toi plus d'argent que d'aucun autre de mes livres. Mon grand-père qui est dans le ciel et de qui je te tiens, me pardonnera de t'avoir vendu ; d'ailleurs, je conserve de lui d'autres souvenirs. Certainement la petite Agnès pleurera beaucoup et elle sera inconsolable de la perte de ce beau livre d'images ; cependant, je saurai bien l'apaiser. Quant à ma mère, je lui expliquerai comment j'ai été forcé de me défaire de cet ouvrage.

Ayant pris le volume, il le retourna plusieurs fois dans ses mains, en feuilleta quelques pages, et regarda avec une joie presque enfantine les belles gravures qu'étant tout petit il avait admirées tant de fois. Au moment de se séparer de ce livre qui rappelait à sa mémoire le pieux et bon aïeul qu'il avait perdu depuis longtemps, il se sentit le cœur tout navré. Mille pensées confuses se heurtaient dans son esprit. Aux soucis du présent, à l'espoir d'un avenir meilleur, se mêlaient les souvenirs de son heureuse enfance ; il en éprouva une angoisse inexprimable, et il pensa défaillir.

Pendant qu'il était là, tout désolé, ses yeux tombèrent, comme par hasard, sur une page du livre qu'il tenait ouvert dans sa main. Il y lut ces mots : " Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés."

Aussitôt il posa avec effusion ses lèvres sur la page où étaient tracées ces paroles divines. Une larme de douleur, qui était aussi une larme de confiance en Dieu, roula sur sa joue, et il leva vers le ciel un regard suppliant comme s'il eût voulu demander pardon à ce bon père du peu de foi qu'il avait eu en lui ; car il se rappela combien de fois ses prières avaient été exaucées, comment sa mère venait d'échapper au danger de mort où elle s'était trouvée si longtemps, et combien de miséricorde Dieu lui avait toujours montrée. A cette pensée, il se sentit le cœur soulagé, et il lui sembla qu'un doux rayon d'espérance illuminait toute son âme.

La porte s'ouvrit en ce moment, et une petite fille âgée d'environ huit ans entra dans l'humble mansarde. C'était Agnès, l'unique sœur

d'Ernest Kühn. Elle avait l'air toute radieuse et tenait à la main un cahier qu'elle présentait à son frère en lui disant :

— Regarde donc, Ernest, comme j'ai bien écrit aujourd'hui ! J'espère que tu seras content de moi ; car voilà des *a* et des *o* qui sont soignés, n'est-ce pas ?

— Silence, silence, petite curieuse ! répondit le frère en lui mettant la main sur la bouche ; il ne faut pas réveiller la bonne mère qui dort.

A cet avertissement fraternel, l'enfant se tut, s'avança sur la pointe des pieds vers le lit, toucha du bout des doigts une des mains de la malade, et, voyant qu'elle dormait :

— Ne gronde pas, petit frère, dit-elle à voix basse ; la mère repose si bien.

Ernest sourit. Après quelques moments de silence :

— Ecoute, mon enfant, reprit-il. Une affaire très-pressée m'appelle au dehors pour quelques instants. Pendant ce temps tu resteras près de la mère ; mais sois bien tranquille de crainte de l'éveiller. Si elle se réveille, tu lui donneras un peu du bonillon qui chauffe là sur le poêle. La tartine qui est ici sur la tablette de la fenêtre, je l'ai préparée pour toi, et tu peux la manger. Seulement ne fais pas le moindre bruit ; car tu sais ce que le médecin nous a dit ce matin ?

— N'aie pas peur, mon petit frère, reparti l'enfant ; je ne bougerai point. Mais, n'est-ce pas, ajoute-t-elle d'une voix caressante, quand tu seras revenu, tu me permettras d'aller voir le marché de Noël avec dame Marguerite, notre voisine ?

— Certainement je te le permettrai, répondit Ernest. A ces mots, l'enfant parut toute rayonnante de joie. Elle sauta au cou de son frère, et, dans sa pieuse naïveté, lui murmura tout bas à l'oreille :

— Si tu rencontres dans la rue l'enfant Jésus, dis-lui qu'il ne m'oublie pas et qu'il m'apporte aussi quelque chose.

Le jeune homme embrassa la petite fille avec un sourire plein de tristesse, et, après avoir jeté à sa mère un regard où se peignait toute son âme, il sortit.

A l'extrémité de la petite ruelle où il habitait, il tourna le coin, et, peu de moments après, il se trouva devant la maison du vieux bouquiniste Hoss, qui lui avait déjà acheté plusieurs livres et à qui il se proposait d'offrir la Bible qu'il s'était décidée à vendre. Au moment où Ernest entra dans le magasin qui était abondamment garni de livres, de gravures et de cartes de géographie, le cœur lui battait avec force, car maître Hoss était un homme avare et bourru. Ernest salua de la façon la plus affable le libraire qui, occupé à écrire dans un registre, ne

répondit à ce salut qu'après une pause assez longue.

— Ah ! c'est vous, monsieur l'étudiant ! s'écria-t-il en se dressant d'un air important et en soulevant la visière de sa casquette. Que m'apportez-vous de bon, ce soir ?

— Quelque chose de beau et de bon, répondit le jeune homme. Tenez, voulez-vous m'acheter ce livre-là ?

— Toujours acheter ! reprit le vieillard en faisant une moue peu gracieuse. Quand donc me ferez-vous aussi vendre quelque chose ? Il n'y a pas moyen de faire affaire avec vous. Voilà les gravures que vous m'avez vendues il y a trois semaines, et que, pour vous tirer d'embarras, je vous ai payées bien au delà de ce qu'elles valent. Je ne trouve point d' amateur qui en veuille, et la générosité dont je fis preuve alors m'a joué un bien mauvais tour. Aussi, monsieur l'étudiant, il ne m'arrivera plus de faire de semblables marchés.

— Comment pouvez-vous dire cela, monsieur Hoss ? demanda Ernest blessé au fond du cœur. Je vous ai vendu ces gravures pour une bagatelle, et je vous les ai entendu refuser, voilà huit jours, à une personne qui vous en offrait le double du prix que j'en ai reçu.

— Pour le coup, vous avez mal entendu ! repartit le bouquiniste que les paroles d'Ernest avaient mis en mauvaise humeur et rendu confus. Mais soit. Voyons la marchandise que vous m'apportez.

Ayant dit ces mots, il se mit à feuilleter le livre avec une visible satisfaction et à regarder une à une les magnifiques planches coloriées qui s'y trouvaient.

— Cela n'est pas mal, reprit-il. Seulement, c'est dommage que j'aie de ce genre d'ouvrages plus qu'il ne m'en faut, comme vous pouvez voir dans les rayons de mon magasin. Cependant, par charité pour vous et pour votre mère, je vous le prendrai si vous n'en demandez pas trop d'argent.

— Ne craignez pas cela, répondit Ernest. Donnez-moi seulement le quart de ce que ce livre a coûté.

— Et ce serait ?

— Six florins, monsieur Hoss.

— Comme vous y allez ! Six florins, quand l'argent est si rare ! Parlez-vous sérieusement ?

— Mais regardez donc ces gravures et voyez avec quel soin elles sont coloriées ! Je vous assure que vous ne tarderez pas à trouver un amateur qui vous en donnera le double et le triple du prix que je vous demande.

— Oh ! oh ! mon cher monsieur, vous pourriez fort bien vous tromper dans vos calculs. Mais tenez, je vous donnerai trois florins, pas un sou de plus, et encore c'est par pure charité.

—Si la charité vous dirige, monsieur Hoss, vous me ferez une offre plus raisonnable, répliqua Ernest; car vous savez que nous sommes pauvres et que ma mère est dangereusement malade.

—Est-ce ma faute à moi si votre mère se trouve malade? demanda l'avare. Pourquoi n'êtes-vous pas devenus riches, puisque la pauvreté vous répugne tant? Mais soyons bref. Emportez votre livre, ou acceptez trois florins. C'est à prendre ou à laisser; car je suis fort occupé en ce moment et je n'ai pas le temps d'écouter vos lamentations.

En ce moment le jeune homme se sentit piqué au vif comme si la lame d'un couteau lui eût traversé le cœur. D'une main rapide il reprit le livre. Mais au même instant il se remit à songer à sa mère malade, à la détresse qui régnait à la maison, et il refoula en lui-même le sentiment d'indignation qu'il éprouvait.

—Eh bien! gardez le livre, dit-il d'une voix si ferme qu'elle ne trahissait en aucune manière l'émotion dont il était agité. Gardez-le; mais vous n'avez pas agi envers moi comme un chrétien doit agir envers un chrétien. A votre heure dernière, puisse Dieu être plus miséricordieux pour vous que vous ne l'avez été pour moi.

En achevant ces mots, il quitta le vieillard, dont un éclat de rire presque injurieux l'accompagna jusque hors du logis.

Froissé de ce qu'il venait d'entendre et la tête toute brûlante, le jeune homme descendit la rue. Une bise glaciale soufflait et le frappait en plein visage; il ne la sentait pas. Dans les rues vivement éclairées circulaient une foule de gens qui allaient et venaient en s'entretenant gaiement et à haute voix; ils ne les entendait pas. Un instant il s'arrêta, et, s'appuyant à l'angle d'une maison, il se mit à regarder le ciel. Des larmes roulaient sur ses joues toutes pâles, et il éprouvait une douleur infinie. Jamais jusqu'alors il ne s'était trouvé si malheureux. Un sentiment d'indéfinissable amertume remplissait son cœur, et peu s'en fallut qu'il n'éprouvât ce dégoût de la vie qui est le désespoir.

En ce moment les accents joyeux et solennels des cloches se firent entendre de nouveau, et réveillèrent en lui le souvenir de celui qui a apporté aux hommes tout salut, toute consolation, tout secours, et qui nous les apporte chaque jour encore. En même temps il se rappela les saintes paroles qu'avant de descendre de la mansarde, il avait lues dans l'Histoire sainte. Il songea aussi au motif qui l'avait fait sortir, et surtout à sa mère bien-aimée, qu'il pouvait maintenant espérer de voir bientôt rétablie. Alors il reprit courage, et se dirigea vers la pharmacie de M. Kremer.

—Que Dieu soit avec vous, monsieur le théologien! dit d'une voix affectueuse l'honnête et

brave pharmacien au moment où Ernest entra dans l'officine. Vous venez voir sans doute si la médecine prescrite pour votre mère est prête. La voici. Comment se porte la digne femme?

—Grâce à Dieu, elle est hors de danger, répondit le jeune homme. Mais, cher monsieur Kremer, ajouta-t-il en baissant la voix, je ne me trouve pas en mesure de vous payer votre note. Ayez la bonté d'attendre encore un peu.

—Ne vous inquiétez pas de cela, répliqua le pharmacien; cela ne presse pas. Je suis très-content d'apprendre que votre mère va mieux! Je comptais bien qu'elle en reviendrait. Mais vous, qu'avez-vous donc? Vous êtes si pâle, si troublé?

Alors l'étudiant, encouragé par la bienveillance du brave homme, lui raconta de quelle façon dure et presque insultante le vieux bouquiniste l'avait traité.

—Ma foi, reprit le pharmacien, c'est bien ainsi que ce vieil avare a coutume d'agir. Je le connais depuis mon enfance. Quand nous étions encore à l'école, il prenait déjà plaisir à nous tourmenter et même à nous tromper chaque fois qu'il pouvait. Mais que cela ne vous émeuve pas. Asseyez-vous un moment à cette petite table auprès du feu. Une gorgée de vin ne vous fera pas de mal après la scène désagréable qui vient de se passer.

En disant ces mots, le digne homme ouvrit un buffet, en tira une bouteille de vin, un verre et un grand morceau de tarte qu'il mit sur la table. Après quoi il remplit le verre et l'offrit à Ernest.

Celui-ci ne comprenait rien à ce qui lui arrivait.

—O monsieur, s'écria-t-il avec une vive surprise, par quoi ai-je mérité toute la bonté que vous avez pour moi?

—Vous êtes un bon fils et vous agissez envers votre mère avec la piété d'un enfant selon Dieu. C'est pourquoi je vous tiens en grande affection. Tenez, buvez un coup; mais buvez donc!

—Ah! si ma mère était ici à ma place! s'écria Ernest. Un peu de vin lui ferait tant de bien!

—Qu'à cela ne tienne, répliqua le pharmacien. Nous songerons à votre mère; votre petite sœur ne restera pas non plus les mains vides ce soir. C'est pourquoi buvez et mangez selon votre appétit.

C'eût été désobliger le brave homme que de résister plus longtemps à ses instances. Aussi Ernest se mit-il à manger et à boire. A peine eût-il bu deux ou trois verres de vin, qu'il lui sembla qu'une vie nouvelle circulait dans ses veines. Ses soucis se dissipèrent, et il se sentit merveilleusement réconforté. Depuis longtemps il ne s'était régalaé de la sorte.

Après avoir, pendant quelques minutes, regardé avec un plaisir extrême de quel excellent appétit l'étudiant mangeait, l'honnête pharmacien prit dans l'armoire une deuxième bouteille, et une quantité de bonbons et de friandises qu'il enveloppa d'une grande feuille de papier.

—Ce vin, dit-il à Ernest, est pour votre mère, et ce petit paquet donnez-le à votre sœur.

—Vraiment vous êtes trop bon, répondit le jeune homme tout à la fois joyeux et confus. Comment pourrai-je vous témoigner ma reconnaissance ?

—Oh ! cela n'en vaut pas la peine, répliqua le brave homme en souriant. D'ailleurs, n'est-ce pas ce soir que le Seigneur visite tous les enfants pieux ? Et vous êtes de ceux-là.

—Aussi, que Dieu vous récompense de tout ce que vous faites pour nous, répartit Ernest, touché jusqu'aux larmes. Ma mère et moi, nous ne pouvons que vous remercier et prier pour vous.

—Dites plutôt une petite prière, fit le brave homme. Saluez de ma part votre bonne mère, et demandez-moi hardiment ce dont vous aurez besoin. Et maintenant, que Dieu soit avec vous !

Ernest serra avec effusion sur son cœur la main que le généreux pharmacien lui tendit. Puis, il prit la bouteille, le paquet de bonbons, et retourna d'un pas rapide à la maison.

Rarement dans sa vie il s'était senti aussi heureux. Une bienfaisante chaleur lui avait ranimé le corps et l'esprit. Il ne songeait plus à l'inhumain bouquiniste ; et jouissait d'avance du bonheur que sa mère et sa petite sœur éprouveraient au moment où il leur remettrait les présents dont il était chargé. Eunu jusqu'au fond du cœur et plein de reconnaissance, il leva les yeux vers le ciel et s'écria :

—Mon Dieu, il est pourtant encore de bons gens sur la terre !

Quand il entra à la maison, il trouva sa mère encore endormie, et sa sœur occupée à réparer ses chaussettes de drap, travail auquel la pauvre petite était encore trop peu habile pour ne pas se piquer fréquemment les doigts à l'aiguille qu'elle essayait de manier.

Cher frère, te voilà déjà de retour ? demanda l'enfant toute contente de le revoir. La mère ne s'est pas réveillée, et j'ai été bien tranquille et bien sage.

—C'est pourquoi, l'enfant Jésus, que j'ai rencontré, m'a remis quelque chose pour toi, répondit Ernest en souriant. Il m'a chargé aussi de te recommander de bien apprendre à l'école, de dire tes prières avec zèle et de l'aimer de tout ton cœur.

Agnès saisit avec empressement le paquet que son frère lui donna ; et, l'ayant ouvert, elle se mit à regarder avec stupéfaction les bonbons

et les friandises qu'il contenait. Son visage rayonnait de joie, et il lui fallut plusieurs minutes avant de retrouver la parole ; car elle était devenue muette d'étonnement.

—O mon frère, regarde donc comme l'enfant Jésus est bon ! s'écria-t-elle. Oui, certainement je veux l'aimer de tout mon cœur, apprendre avec zèle à l'école et prier souvent, afin que notre père qui est dans le ciel et l'enfant Jésus soient contents de moi.

Ernest exprima son émotion par un doux sourire, en entendant la petite s'exprimer de la sorte.

Mais en ce moment la porte s'ouvrit et la voisine, dame Marguerite, entra dans la chambre. C'était une brave vieille femme qui, pendant la maladie de la mère, lui avait prodigué les soins les plus affectueux. Elle ne se sentit pas de joie quand Ernest lui eut fait connaître la bonne nouvelle que le médecin lui avait annoncée et l'espoir de voir bientôt la malade entièrement rétablie. A peine si Agnès laissa à son frère le temps d'achever, tant elle était empressée de montrer à la digne femme les bonbons quelle venait de recevoir.

—Tenez, dame Marguerite, lui dit-elle, goûtez donc de ces raisins, de ces amandes, et de ces biscuits qui ont l'air si bons.

—Merci, chère petite, merci. Je n'ai plus de dents pour manger de semblables choses. Garde ces bonbons pour toi et mange-les en l'honneur de l'enfant Jésus. Maintenant, ajouta-t-elle, viens avec moi. Nous allons visiter le marché de Noël, si tu en as la permission.

—N'est-ce pas, mon Ernest, tu me permets d'accompagner dame Marguerite ? dit Agnès à son frère d'un ton plein de câlinerie.

—Certainement je te le permets, pourvu que tu ne restes pas trop longtemps, répondit Ernest. Et vous, dame Marguerite, veillez bien sur cette enfant.

—Ne craignez rien, monsieur Ernest. Vous savez bien que je l'aime comme si elle était ma fille.

La bonne vieille, tenant Agnès par la main, s'achemina aussitôt vers la place d'armes.

Le ciel était tout azuré, et milles étoiles y brillaient qui répandaient leur lumière argentine sur la neige fraîchement tombée. Une foule de gens circulaient dans les rues, soit isolées, soient réunies en groupes qui causaient gaiement et se dirigeaient en grande partie vers le marché. Là étaient disposées de longues files de baraques de bois qui étincelaient de lumières et montraient aux regards des curieux une multitude d'objets de toute nature. C'étaient de superbes poupées au visage de cire, qui étalaient des robes de toutes les couleurs ; de grands polichinelles avec des bosses énormes et des nez comme la nature n'en produit

guère ; de magnifiques chevaux de bois garnis de housses de drap rouge et toujours sellés et bridés. Ici galopaient des régiments entiers de cavalerie coulés en plomb et chamarrés d'or. Plus loin se développaient de longues lignes de fantassins, tambours et musique en tête. Plus loin encore se déployaient des prairies toutes peuplées de troupeaux bariolés, des forêts où des chevaux et des chiens immobiles faisaient mine de poursuivre quelque cerf aussi immobile qu'eux-mêmes, des forteresses de carton que défendaient des canons de bois, de grands théâtres de papier dont les acteurs n'attendaient que le jeu d'une ficelle pour prendre vie. Puis c'était un bassin rempli d'eau dans lequel nageait un cygne, un canard et un oiseau de métal, qu'un bout de fer aimanté faisait manœuvrer dans tous les sens ; ou une cuisine garnie de tous ses ustensiles, ou un salon avec tous ses meubles, ou une étable avec tous ses bestiaux. Par endroits, se montraient des sabres de fer-blanc, des fusils qui se déchargeaient à l'aide d'un ingénieux ressort de fil d'archal, des trompettes ou des cors de bois, des tambours, des mirlitons et que sais-je encore ? Toutes les merveilles si diverses que le génie inventif de Nuremberg crée pour l'amusement des enfants, se trouvaient rassemblées là. C'était vraiment à vous éblouir. Mais ce n'était pas tout. Une énorme quantité de friandises de tout genre étaient entassées dans d'autres baraques : des raisins, des amandes, des figues, des prunes sèches, des tourtes, des dragées, des confitures. Il y avait surtout une variété infinie d'objets faits de massepain, de chocolat et de pain d'épice. Ici se montraient d'énormes paniers remplis de pommes, de poires, de noisettes et d'oranges. Là, pendaient des guirlandes de noix dorées, auprès desquelles se balançaient des balles de caoutchouc recouvertes de bandes de cuir de diverses couleurs.

La petite Agnès ne pouvait assez admirer toutes ces choses merveilleuses et appétissantes. Par moments, elle portait la main à son cœur comme pour refouler en elle-même le désir quelle éprouvait de choisir quelque objet parmi ces joujoux si tentants. Par moments, un cri s'échappait de sa bouche et manifestait à la fois sa joie et son étonnement.

Quand Marguerite et Agnès eurent inspecté toute la ligne des baraques et fait devant chacune d'elles une station assez longue, la digne femme dit à sa jeune compagne :

—Maintenant, mon enfant, il est temps de retourner à la maison.

—Mais passons, je vous prie, devant la boutique de M. Hoss, répondit Agnès. Vous savez dame Marguerite, que sa petite crèche de Béthém est toujours la plus belle, et je voudrais bien la voir encore cette année.

—Allons-y donc, repartit la bonne vieille.

Bientôt elles arrivèrent devant la demeure du bouquiniste. A la fenêtre, on voyait une grande caisse qui représentait l'intérieur de l'étable de Béthém et qui était entourée de lumières. Au milieu se trouvait la crèche dans laquelle reposait l'enfant Jésus que veillait sa mère et saint Joseph, tandis qu'à quelque distance se montraient le bœuf et l'âne traditionnels et qu'un groupe de bergers s'avancait pour offrir au Seigneur des agneaux et des colombes.

Agnès admira un moment cette scène naïve. Mais, au même instant, elle fut distraite de sa contemplation par la vue d'une dame qui se trouvait dans le magasin et marchandait un livre qu'elle feuilletait lentement. Était-ce un rêve ? Était-ce une réalité ?

Tout-à-coup, l'enfant trasaillit et s'écria :

O mon Dieu ! voilà mon livre ! mon beau livre d'images !

Aussitôt, lâchant la main de Marguerite, elle s'avança vers la femme et lui dit :

—Bonne dame, vous ne pouvez pas acheter ce livre : car il m'appartient.

L'acheteuse regarda la petite fille avec étonnement.

—Quest-ce que tu dis là, petite folle ? demanda le bouquiniste, irrité de la malencontreuse intervention de l'enfant dans une affaire dont il espérait retirer un grand bénéfice. Ce livre est à moi. Je l'ai acheté de mon bel argent.

—Cela n'est pas possible, mon cher monsieur, répondit Agnès sans se laisser intimider. Je vous en prie, rendez-moi mon livre d'images, et je vous donnerai tout l'argent que je possède.

En disant ces mots, elle tira de sa poche quatre liards qu'elle offrit d'une main au vieillard, en avançant l'autre vers le volume comme pour en reprendre possession.

—Ma foi, tu me ferais faire un commerce très-ruineux, repartit le bouquiniste ; car j'ai donné pour ce livre plus de florins que tu ne possèdes de liards.

—Je vous en prie, au nom du ciel, rendez-le moi ! reprit Agnès en joignant les mains pendant que deux grosses larmes roulaient de ses yeux. Je vous assure sur mon honneur qu'il m'appartient. Regardez seulement la première page. Vous y trouverez mon nom que mon frère a écrit en grosses lettres.

La dame qui tenait le volume regarda aussitôt la page indiquée et lut à haute voix le nom qui y était tracé :

—Frédéric Schein.

—Frédéric Schein ? s'écria au même instant, avec une émotion inexprimable, une voix qui partit de la foule amassée devant le magasin du bouquiniste.

Cette voix était celle d'un homme qui, à demi enveloppé d'un manteau sous lequel on entre-

voyait un uniforme richement brodé, se fit jour à travers le groupe de curieux et pénétra dans la boutique.

—Frédéric Schein ? reprit l'homme en regardant le livre d'un œil inquiet et presque égaré. Permettez, noble dame, ajouta-t-il en prenant le volume des mains de l'acheteuse. Que Dieu m'assiste ! Mon pressentiment ne m'a pas trompé. C'est la Bible de mon père !

Puis, se tournant brusquement vers la petite.

—Quel est ton nom ? quel est ton prénom ? lui demanda-t-il.

—Je m'appelle Agnès Kühn, répondit l'enfant toute troublée.

—Grand Dieu ! ta mère n'a-t-elle pas nom Sophie ?

—Oui, répliqua la petite. Ma mère s'appelle Sophie et mon frère Ernest.

—Milles grâces soient rendues au ciel ! exclama l'étranger ému jusqu'au fond du cœur, en serrant l'enfant dans ses bras. Agnès je suis ton oncle. Ta mère est ma sœur. Conduis-moi tout de suite auprès d'elle.

Agnès, qui ne pouvait revenir de son étonnement, le regarda un instant dans le blanc des yeux et lui demanda :

—Comment ! vous êtes mon oncle Frantz dont ma mère m'a si souvent parlé ? Oh ! si vous êtes réellement mon oncle Frantz, achetez-moi cette bible, et je vous conduirai aussitôt chez ma mère.

L'oncle embrassa la petite et lui remit le volume. Puis, s'adressant au bouquiniste :

—Monsieur, ce livre, je le prends à quelque prix que ce soit.

À ces mots, le vieil avare s'inclina jusqu'à terre.

Le marché fut bientôt conclu, et l'étranger ayant quitté le magasin, s'achemina vers la demeure de sa sœur, portant dans ses bras la petite Agnès qui lui indiquait le chemin et tenait de ses deux mains le précieux volume.

Pendant que cette scène se passait, Ernest était assis au chevet de sa mère et se réjouissait de voir se prolonger le bienfaisant sommeil où la malade était plongée. Sur une table qu'il avait approchée du lit, se trouvait un livre ouvert, dans lequel il lisait l'histoire de l'avènement du Sauveur. Son esprit s'élevait en réfléchissant à tout ce que Dieu, dans sa miséricorde infinie, a fait pour le salut des hommes, et comment, pour les instruire, les consoler et les racheter de l'esclavage du péché, il leur envoya son fils unique, en souvenir de la naissance duquel la chrétienté toute entière s'apprêtait à célébrer la solennité de Noël. Au moment où le brave jeune homme, ayant un instant interrompu sa lecture, s'assurait que le feu du foyer ne s'éteignait pas et versait un peu d'huile dans la lampe, sa mère se réveilla et se mit à regarder

son fils avec des yeux où se peignait toute son âme.

—O ma mère ! s'écria Ernest, avec une joie inexprimable, quel bon sommeil vous avez eu ! Vous avez dormi sept heures tout entières.

—Oui, mon enfant, j'ai bien dormi, répondit la malade. Comme ce sommeil m'a fortifiée ! Mais où donc est Agnès ?

—Je lui ai permis d'aller voir avec dame Marguerite le marché de Noël. Elle ne doit pas tarder à rentrer.

—Hélas ! reprit la mère avec douleur, que ne puis-je vous faire, comme autrefois, un petit cadeau de Noël ! J'en suis tout affligée.

—Ne vous affligez pas de cela, bonne mère, repartit Ernest. Vous voilà hors de danger, et c'est le plus beau cadeau de Noël que nous puissions désirer. D'ailleurs, l'enfant Jésus ne nous a pas oubliés. Voyez seulement.

À ces mots, il montra à sa mère la bouteille de vin et le paquet de friandises.

—Comment ? d'où cela vient-il donc ? demanda la bonne femme toute interdite.

Alors Ernest lui raconta qu'il avait vendu la bible à images au bouquiniste Hoss pour trois florins, et qu'il était ensuite allé chez le pharmacien qui lui avait fait le meilleur accueil, lui avait donné la bouteille de vin et les friandises, et l'avait non-seulement prié de ne pas se gêner pour le paiement de la note, mais encore lui avait promis tout le secours nécessaire.

La malade ne put trouver de termes pour louer et bénir l'honnête pharmacien. Comme elle manifestait le désir de voir refermer le paquet de biscuits et de fruits secs, Ernest se mit en devoir de procéder à cette opération. Mais ses yeux s'étant fixés comme par hasard sur le papier qui servait d'enveloppe, il y reconnut l'écriture du brave homme lui-même. Il le déplia donc. Mais quelle fut sa surprise en voyant que c'était la note des médicaments fournis à dame Sophie Kühn, et qu'au bas se trouvait l'acquit signé par le pharmacien !

—Que Dieu bénisse notre généreux bienfaiteur ! s'écria la malade avec une profonde émotion et en joignant les deux mains.

Ernest ne se sentait pas de joie.

—Mère, dit-il, grâce à Dieu ! nous voilà délivrés d'un grand souci.

Comme il parlait de la sorte, dame Marguerite entra dans la mansarde.

—Où donc avez-vous laissé mon Agnès ? demanda la mère tout inquiète en voyant que Marguerite était seule.

—Soyez tranquille ; elle viendra tout à l'heure, et elle ne viendra pas seule, car elle vous amène une ancienne connaissance.

—Une ancienne connaissance, dites-vous ?

—Oui, et qui vient de votre pays.

—De mon pays ?

—Mieux encore, c'est quelqu'un qui se dit votre proche parent; ce que je crois d'autant plus volontiers, qu'il vous ressemble parfaitement.

—Quel air a-t-il donc? demanda la malade de plus en plus curieuse.

—Il est grand et svelte, il a des yeux et des cheveux noirs, il porte une cicatrice en travers du front, et l'on dirait un officier de chasseurs...

—Dieu du ciel! Serait-il possible? mon frère?...

—Lui-même! répondit en ce moment l'officier que nous avons vu dans le magasin de maître Hoss.

En entrant, il marcha droit au lit de sa sœur, muette d'étonnement, et la serra sur son cœur. Puis il embrassa son neveu, pendant qu'Agnès, tenant toujours son livre d'images, s'approchait tantôt de sa mère, tantôt de son oncle, tantôt de son frère, qui apercevant sa bib'c entre les mains de la petite, commença à soupçonner vaguement ce qui s'était passé.

Après que l'émotion, produite par cette entrevue inespérée, eut fait place à un sentiment de joie plus calme, mais non moins intime, on eut à se faire de part et d'autre mille questions et mille réponses.

L'oncle raconta qu'ayant quitté sa famille pour entrer au service du comte de Marenstein en qualité de forestier en chef, peu de temps après le mariage de sa sœur, il s'était souvent informé d'elle, et qu'il s'était même rendu deux fois au village natal, sans qu'on eût pu lui dire ce qu'elle était devenue; qu'il n'avait négligé aucun moyen pour savoir où elle était allée avec son mari, mais que toutes ses recherches étaient restées stériles, et qu'il avait fini par renoncer à l'espoir de la retrouver; que le comte, son maître, l'ayant chargé d'une commission dans la ville, il avait visité la foire de Noël et s'était arrêté par hasard devant le magasin du bouquiniste où, grâce à la bible du grand-père, il avait eu le bonheur de retrouver Agnès, et, par celle-ci, sa sœur et son neveu.

Quand il eut fini, il tendit affectueusement la main à Ernest et pria la mère de lui raconter à son tour les événements de sa vie.

—Mon histoire, dit la malade, est bien courte, quoique de nombreuses épreuves l'aient signalée. Tu sais que mon mari et moi nous quittâmes le village, comptant trouver à Eichstadt une existence plus aisée. Malheureusement, nous fûmes déçus dans notre espoir. Alors mon mari résolut, malgré mes prières, d'entrer comme chirurgien au service de la France, et nous allâmes à Sarrelouis, où son régiment tenait garnison. Peu de temps après notre arrivée, une fièvre maligne éclata parmi les soldats. Beaucoup y succombèrent, et mon mari fut de ce nombre. Que Dieu l'ait parmi ses élus!

A ces mots, la brave femme essuya deux grosses larmes qui roulèrent de ses yeux. Puis elle reprit:

—Sa mort me lai-sa dans une position d'autant plus pénible, que je me trouvais seule, sans un parent, sans un ami, sans un soutien, dans un pays étranger, et que, peu de temps auparavant, Agnès était venue au monde. Dans la détresse où j'étais, j'écrivis plusieurs lettres à toi et à nos parents de Seltenberg, sans recevoir aucune réponse. J'attribuai d'abord ce silence à l'irrégularité avec laquelle se faisait le service de la poste à cause de la guerre; mais j'appris bientôt, à ma grande douleur, que Seltenberg avait été pillé par les Français et livré aux flammes. Représente-toi, cher frère, toute l'horreur de ma position! Dieu toutefois veillait sur nous. Quelques mois après la mort de mon mari, une de ses tantes m'offrit de me prendre chez elle avec mes enfants et se montra disposée à nous aider selon ses moyens. La longueur du voyage ne m'effraya point; je partis donc et reçus de la brave femme l'accueil le plus affectueux. J'étais heureuse après avoir tant souffert. Mais ce bonheur ne devait pas durer longtemps. La bonne tante mourut après m'avoir instituée son héritière universelle. Comme elle avait d'autres parents, ceux-ci contestèrent la validité du testament. Alors un procès s'engagea, qui traîna trois ans et se termina par un accommodement; mais pendant ces débats, le plus clair de mon avoir avait passé aux mains des avocats et des procureurs. A peine si, les frais payés, il me resta le quart de mon héritage. Il me fallut subir d'autres inquiétudes et lutter avec d'autres difficultés. Mais mon brave Ernest (puisse Dieu l'en récompenser!) me soutint et m'assista de tout son pouvoir. Pour le moment, cher frère, puisque je te retrouve, je ne songe plus aux épreuves qui, peut-être, me sont encore réservées.

En achevant ces mots, la digne femme prit la main de son frère et la serra avec attendrissement dans les siennes.

—O vous tous qui m'êtes si chers, s'écria en ce moment l'oncle qui avait écouté, avec une visible émotion, le récit de sa sœur, remercions ensemble notre Père qui est dans le ciel et qui nous a si miraculeusement réunis ce soir à l'aide de ce livre; car j'étais bien résolu à quitter cette ville demain.

Tous se mirent alors à songer aux voies merveilleuses dont le Seigneur se sert parfois pour réunir les siens, pour les tirer du chemin de la douleur et les conduire dans celui de la joie; en un mot, pour faire apparaître le secours au moment où l'on s'y attend le moins et où la détresse est au comble. Puis Ernest raconta quel chagrin profond il avait ressenti en se séparant de son livre chéri; combien de consolation il

avait puisée dans le passage de l'Évangile de saint Mathieu sur lequel ses yeux étaient tombés par hasard ; avec quelle dureté de cœur le bon-quiniste avait agi envers lui, et comment il avait été tenté un instant de rompre le marché. De son côté, la petite Agnès dit que ce n'avait pas été sans peine qu'elle avait pu décider Marguerite à la conduire au magasin de Maître Hoss, et qu'arrivée là, elle s'était senti le cœur navré de douleur jusqu'au moment où son oncle était arrivé, grâce à l'enfant Jésus.

Le forestier serra l'enfant sur son cœur en souriant, et la petite, lui mettant les deux mains sur les épaules, lui dit :

— N'est-ce pas, cher oncle, que vous ne partirez plus ? Vous resterez avec nous.

— Comment pourrais-je vous quitter de sitôt, quand je viens seulement de vous retrouver ? Non, mon enfant, nous ne nous séparerons plus. Chère sœur, tu viendras avec moi à Peinegg, où j'ai une habitation assez grande pour nous tous, et où ma position de forestier en chef me permet de pourvoir à tous nos besoins.

— Avec toi, mon frère, et avec mes enfants, j'irais volontiers jusqu'au bout de la terre, répondit la femme avec une effusion de tendresse qui se manifestait par l'accent de sa voix en même temps que par le rayonnement de son visage.

En ce moment, Ernest, sur un signe que lui fit sa mère, plaça sur la table la bouteille de vin et le paquet de friandises, en attendant qu'un frugal souper, préparé par les soins de dame Marguerite, pût être servi. Bientôt le modeste repas fut dressé. Assaisonné d'un agréable entretien, il égaya le reste de cette soirée dont le commencement avait été si pénible pour la pauvre mère et pour son fils. La joie et la satisfaction rayonnaient sur tous les visages, et la malade, avec une émotion profonde, murmura ces paroles :

— Bienheureux ceux qui souffrent, parce qu'ils seront consolés !

— Ainsi soit-il, répondit l'oncle en levant les yeux vers le ciel.

Ernest et Agnès pleuraient, mais leurs larmes étaient des larmes de bonheur et de reconnaissance.

Peu de temps après, la mère se trouva complètement rétablie, et elle partit pour Peinegg avec ses enfants et son frère bien-aimé, qui ne négligea rien pour lui assurer une existence heureuse. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que la Bible ne fut pas oubliée. Chaque fois que revenait la veille de Noël, on la célébra comme une double fête commémorative, celle de la naissance du Sauveur et celle de la réunion de la famille. Trois années après son arrivée à Peinegg, Ernest célébra sa première messe. Le brave pharmacien reçut l'invitation

d'y assister, et il compta ce jour-là parmi les plus beaux de sa vie. Seize ans plus tard, Ernest fut nommé curé de la paroisse, et il n'a cessé depuis d'y exercer sa haute et sainte mission, ni de donner à ses ouailles l'exemple de toutes les vertus.

SUR LA SOCIÉTÉ.

PERSONNAGES :

Alexandrine,		Henriette,
Faustine,		Victoire,

Emilie.

VICTOIRE.

Une personne parlant d'une autre, disait qu'elle était sociale : je n'entends pas bien ce que ce mot signifie.

ALEXANDRINE.

J'aimerais mieux dire propre à la société, et c'est une grande louange.

HENRIETTE.

Expliquez-nous cette louange, je vous prie ?

ALEXANDRINE.

Une personne aimable dans la société, est une personne qui en fait souvent le plaisir et qui ne la trouble jamais.

VICTOIRE.

J'ai besoin d'être instruite en détail. Qu'est-ce qui rend aimable dans la société, et comment est-ce qu'on la trouble ?

FAUSTINE.

Je crois que ce qui rend aimable et qui fait le plaisir dans la société, c'est d'avoir de l'esprit.

ALEXANDRINE.

Il faut plus que de l'esprit ; on pourrait en avoir, et n'être pas propre à la société.

VICTOIRE.

Comment l'entendez-vous, peut-on plaire sans esprit ?

ALEXANDRINE.

Oui, on pourrait être commode, et si on ne faisait pas le plaisir de la compagnie, au moins n'en ferait-on jamais la peine.

FAUSTINE.

Pour peindre une personne propre à la société, nous dirions bien des choses qui conviennent à une bonne humeur.

VICTOIRE.

Il n'importe pourvu que nous nous instruisions.

ALEXANDRINE.

Pour être propre à la société, il faut de la complaisance, de la douceur, de la politesse.

HENRIETTE.

Quoi ! nous jeter dans des compliments continuels ?

ÉMILIE.

Vous croyez que la politesse consiste en compliments ?

VICTOIRE.

Je l'ai toujours cru.

ALEXANDRINE.

Non, mademoiselle, la grande politesse est de ménager en tout et partout les gens avec qui nous vivons.

HENRIETTE.

Comment ?

ALEXANDRINE.

En ne les blessant jamais et en entrant dans tout ce qu'ils veulent, sauf le péché, et en ne contrariant ni ce qu'on dit, ni ce qu'on fait.

HENRIETTE.

Quoi ! je ne dirais pas mon sentiment, et je me rendrais toujours à celui des autres !

FAUSTINE.

On peut disputer pour animer la conversation, mais il ne faut pas l'aigrir.

VICTOIRE.

Si les autres l'aigrissent, est-ce ma faute ?

ALEXANDRINE.

Oui, si vous avez dit quelque chose d'aigre, ou de rude, ou de grossier.

HENRIETTE.

Je commence à comprendre la louange d'être sociable, car il faut presque toutes sortes de bonnes qualités.

FAUSTINE.

Il est vrai : et quand vous voyez une personne désirée partout et dont on s'accommode longtemps, vous pouvez conclure qu'elle n'est pas sans mérite.

VICTOIRE.

Je vous demande le portrait d'une personne propre à la société.

ALEXANDRINE.

Elle a de l'esprit jusqu'à un certain point ; elle est douce et complaisante ; elle veut tout ce qu'on veut, jouer au jeu que les autres proposent quand même il ne serait pas de son goût, se promener,

demeurer dans la chambre, parler, se taire, travailler ; elle écoute avec attention ce qu'on lui dit ; elle n'abuse point de l'attention des autres en se faisant écouter trop longtemps ; elle n'est point curieuse, elle ne veut savoir que ce qu'on veut lui dire, elle ne pénètre point dans les choses dont elle n'est point chargée ; elle ne se fâche jamais ; elle laisse tomber tout ce qui pourrait fâcher une autre ; elle loue ce qui est bon ; elle se tait sur ce qui est blâmable dans les personnes ; elle entend dire ce qu'elle savait sans montrer qu'elle le sait, aimant mieux ce petit ennui que d'ôter le plaisir de celle qui veut apprendre une nouvelle. Je n'en finis point si je parconrais tout ce qui fait une personne propre à la société.

HENRIETTE.

Je voudrais bien le portrait de la grossière ?

ALEXANDRINE.

Je suis honteuse de tant parler, et je prie Melle Faustine de le fuire.

FAUSTINE.

Il est facile, car c'est le contraire de ce que vous venez de dire : elle est occupée d'elle et elle oublie les autres, elle prend la bonne place ; elle se jette à table sur ce qui est le meilleur ; elle parle d'elle ; elle se fâche aisément ; elle épie ce qu'on fait, elle en juge, elle est attachée à son opinion ; elle veut dominer, elle se vante ; elle ne peut souffrir la moindre opposition, elle voudrait que sa volonté fut toujours suivie.

HENRIETTE.

En voilà assez pour comprendre que cette personne-là ne peut être désirée ; elle me fait peur.

VICTOIRE.

- Nous sommes bien obligées à ces demoiselles de nous avoir développé des choses qui peuvent nous être si utiles.

ALEXANDRINE.

C'est que vous n'y avez pas encore fait réflexion ; car vous avez déjà assez d'expérience pour voir que les personnes, que vous désirez ou que vous craignez, ont quelque chose des portraits que nous venons de faire.

AVIS.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

Pour 1 an..... \$1.

Les abonnements datent du 1er janvier et sont payables d'avance.

Il faut s'adresser (*franco*, si c'est par lettre), pour tout ce qui concerne la Rédaction, à Achille Belle, écrivain, pour l'abonnement, etc., comme par le passé, à M. Eusèbe Sénécal, imprimeur et éditeur de l'*Echo*, No. 4, rue St. Vincent, Montréal.